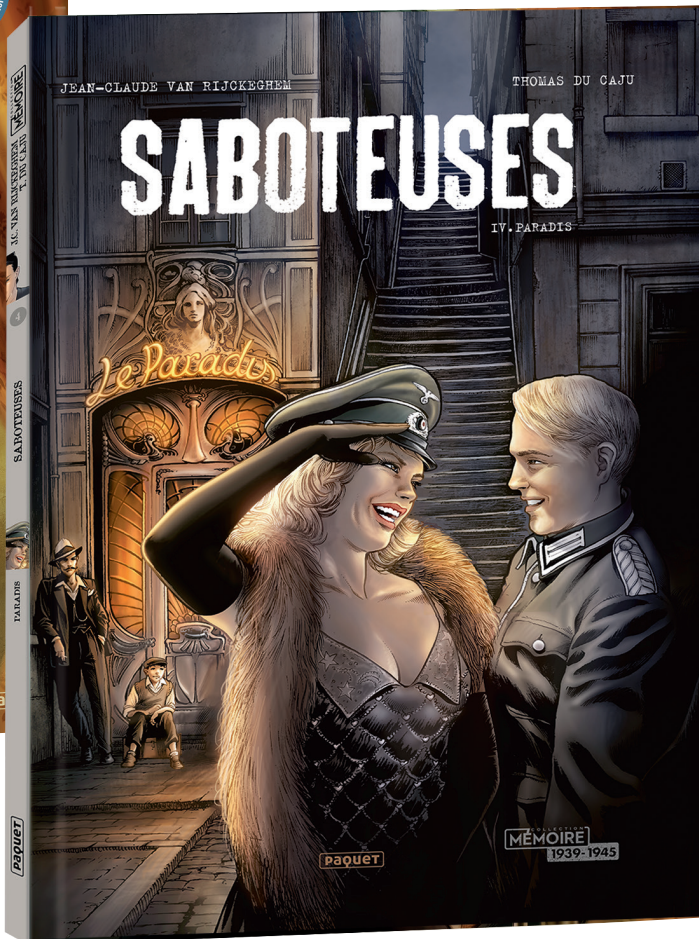


Paquet



SORTIE EN MAI 2025

N'hésitez pas à nous contacter sur :
contact@editionspaquet.com

JEAN-CLAUDE VAN RIJCKEGHEM – INTERVIEW

Deux albums vont paraître sous ta signature, ainsi que celle de Thomas Du Caju qui réalise le dessin et la couleur, chez Paquet. Peux-tu nous parler de votre rencontre et de comment vous en êtes venus à travailler ensemble ?

Thomas et moi nous sommes rencontrés devant une école. Nos filles allaient à la même école primaire. C'était vers 2007. Il avait entendu dire que j'avais écrit des scénarios de longs métrages en Flandre (Belgique) et m'avait demandé si je m'intéressais à la bande dessinée. J'avais grandi avec la BD, en tant qu'abonné aux hebdomadaires Tintin et Spirou, et j'avais écrit un documentaire, « Héros de papier », sur l'histoire de la bande dessinée belge. Pour ce documentaire, j'avais interviewé Jacques Martin, Bob de Moor, Macherot, Tibet... Quand on s'est rencontré, Thomas travaillait sur la populaire série flamande « Kiekeboe » de l'auteur Merho et sur sa propre série « Sabbatini », sur un scénario de Luc Morjau. Il avait envie d'une nouvelle série, se déroulant dans les années 1930, avec les voitures, la mode et l'atmosphère sinistre de cette époque. Je n'avais jamais fait ça, écrire un scénario pour une bande dessinée. Donc j'ai dû apprendre l'écriture de la bande dessinée tout en en faisant. Notre première collaboration fut « Betty & Dodge ».



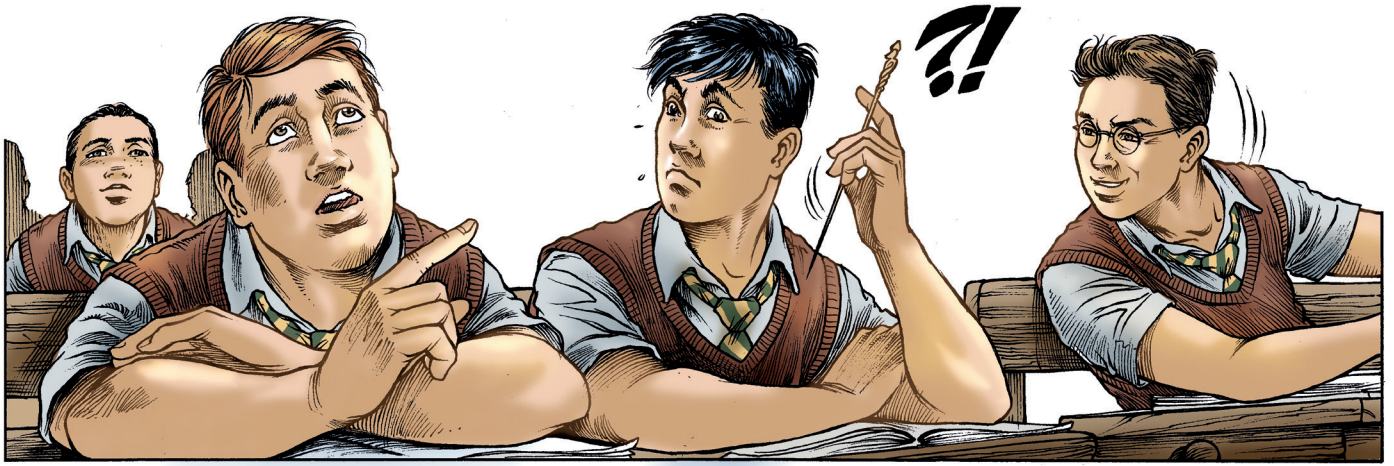
Et 18 ans plus tard, vous avez réalisé 17 albums ensemble... Une belle régularité. Peux-tu justement nous parler de ton travail d'écriture ? Proposes-tu les sujets à Thomas, ou est-ce lui qui vient vers toi avec ses envies ?

Au départ, c'est Thomas qui a choisi les sujets. Ce fut le cas pour « Betty et Dodge » et pour « Little England ». Pour cette dernière, Thomas a été très précis sur ce qu'il voulait dessiner : la Birmanie, la jungle, la menace japonaise, la présence anglaise...

Pour « Betty & Dodge », j'ai travaillé avec Pat van Beirs, qui s'est chargé des recherches, mais pour « Little England », j'étais seul. La première histoire que j'ai suggérée à Thomas était « Les souris de Leningrad ». Puis j'avais lu un article sur les saboteuses de Winston Churchill en France et j'ai approfondi cette matière. Thomas fut immédiatement partant. Quand je commençais à écrire « Little England », je ne savais littéralement rien de la Birmanie du début des années 1940. Le roman « Une histoire birmane » de George Orwell m'a beaucoup aidé. Orwell, qui écrira également « 1984 », était issu d'une famille aisée, travaillait comme policier en Birmanie et avait des domestiques qui s'occupaient de lui. Mais l'attitude méprisante des Anglais envers les natifs, leur exploitation et l'exportation des matières premières du pays l'offensaient. Il écrivit que la Grande-Bretagne volait à la Birmanie ses moyens de subsistance. La Birmanie était la colonie la plus éloignée de Londres. Lorsque le livre a été publié en 1934, il a marqué les esprits. Les Anglais en Birmanie ont traité Orwell de fouineur. Dans ce roman, il y a beaucoup de détails sur la vie quotidienne locale à cette époque. Je pense que c'est là que j'ai appris que « Little England » fut le quartier anglais de Moulmein.

Dans Little England, ce sont majoritairement des adolescents qui sont les personnages principaux. Peux-tu nous parler de ton écriture concernant ces personnages ?

Eh bien, au départ, je ne savais pas trop comment raconter une histoire de guerre en Birmanie. Je ne pense pas être capable d'écrire une bonne histoire de Buck Danny. Le scénariste Jean-Michel Charlier était un maître dans l'art de créer de la tension. Il se documentait à merveille et était, si je ne m'abuse, lui-même pilote. J'ai donc cherché un angle différent. Et comme j'ai une certaine expérience de l'écriture de romans historiques pour jeunes adultes, dont les protagonistes sont des adolescent(e)s, j'ai suivi mon intuition...

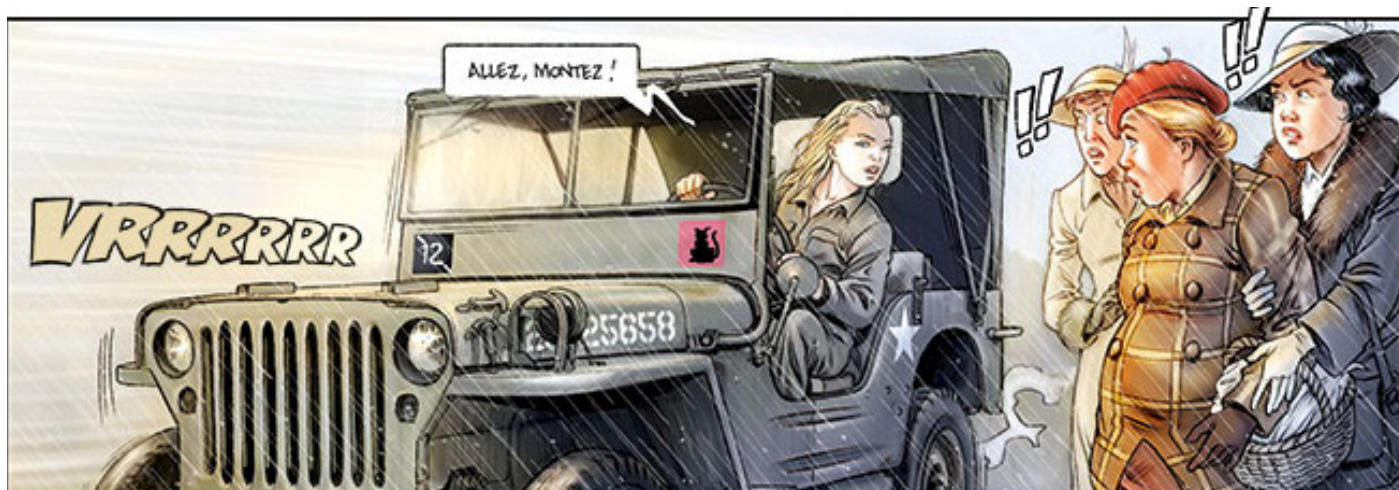


C'est ainsi que j'en suis venu à un adolescent britannique qui, bien que fasciné par les avions et la Grande-Bretagne, est aussi le fils d'une Birmane. C'est un garçon entre deux mondes. La Birmanie, c'est son côté féminin, la Grande-Bretagne, son côté masculin. Il veut être une sorte de Buck Danny, mais il est également un enfant des tropiques. J'ai fait des recherches sur la jeunesse anglaise en Birmanie et retrouvé de la correspondance de l'époque. Au début de la guerre, les adolescents avaient des entraînements militaires chaque week-end. Ils regardaient avec étonnement les avions américains qui arrivaient pour les soutenir. Ils pensaient que rien ne pouvait leur arriver. Mais tout leur monde a basculé.



Venons-en à Saboteuses. C'est un récit long, qui va s'étaler sur 6 volumes. Parles-nous de cette histoire !

Les six tomes Saboteuses se déroulent entre 1942 et 45. Nous développons l'histoire de quatre françaises qui sont recrutées à Londres pour faire partie des services secrets britanniques. Je raconte non seulement leurs activités en France occupée mais aussi leurs origines très différentes. Il s'agit d'une histoire de fiction, mais elle est basée sur une réalité qui n'a pas souvent été racontée. En 2020, j'ai lu un article sur les femmes saboteuses de la SOE (Special Operations Executive), le service secret que créa Winston Churchill pour « mettre le feu à l'Europe ». Cet article m'a fait connaître Marie-Madeleine Fourcade (nom de code : Hérisson), une chef de réseau dont les agents ont infiltré une base sous-marine allemande et l'Américaine Virginia Hall qui a franchi les Pyrénées avec un pied en bois. Près de quarante femmes ont été parachutées en France par le SOE et j'ai essayé de lire le plus possible sur leurs vies. Elles ont inspiré la série « Saboteuses ».



Il y a beaucoup de femmes dans les histoires que tu écris pour Thomas. Pourquoi ce choix ?

Question difficile. Je ne sais pas toujours pourquoi je choisis souvent des protagonistes féminines. Cela a peut-être à voir avec un côté féminin chez moi. Je crois que tous les hommes en ont un. Je pense que je le fais aussi à cause de mon intuition de scénariste : j'adore inverser les rôles et utiliser les clichés pour les retourner. Et je pense que cela vient aussi de mon goût cinématographique. Mes films préférés sont les comédies américaines des années quarante comme « La dame du vendredi », « Un cœur pris au piège » ou « To Be or Not To Be ».

Aux Etats-Unis, on nommait ce genre de comédie, les « screwball comedies ». Le mot « screwball » vient du baseball. Il s'agit d'une balle qui va dans une direction inattendue. Et ce genre de comédie se caractérise par une relation dans laquelle la protagoniste féminine domine le protagoniste masculin, compromettant ainsi sa virilité, ses préjugés. La friction entre les deux personnages est au cœur de ces films. J'adore ça. J'espère qu'il y a un peu de « screwball comedy » dans mes scénarios. Et j'ajouterai que le film oscarisé « Anora » (2024) est également un bel exemple de « screwball comedy ». Je l'ai adoré.

Mais en animant ainsi des personnages féminins, tu dois notamment tenir compte d'états exclusivement réservés à la femme, comme la grossesse. Tu n'as pas évité cet écueil avec Aiguille... Pourquoi cela ?

Je voulais éviter de créer des femmes fortes et intrépides qui sont essentiellement des hommes dans des corps de femmes. J'ai essayé d'esquisser des femmes de chair et d'os. Leur sexe les aide mais les contrarie également. Et la grossesse peut incommoder une femme dans son travail et sa vie. La grossesse trouve son origine dans un fait divers réel. La véritable « saboteuse » Mary Herbert a caché sa grossesse à ses supérieurs du SOE. Elle a été arrêtée en 1944 et a dû laisser son bébé à son aide-ménagère. Mais après dix jours d'interrogatoire, elle a été relâchée. Les Allemands ne pouvaient pas se faire à l'idée qu'une jeune mère puisse aussi être une espionne.



Pour terminer, dévoilons à nos lecteurs une autre facette de ton travail sur ce projet. Quand Thomas termine un album, le suivant est déjà écrit. Et au moment de la parution du tome 4 de Saboteuses, ce sont même les deux dernières parties qui sont développées. Pourquoi cette façon de procéder ?

J'ai écrit la première version de « Saboteuses » sous la forme d'un scénario de 120 pages. De leur entraînement en Angleterre jusqu'à la libération de Paris. Cela ressemblait presque à un scénario de film, mais ce n'était en réalité qu'un exercice pour moi-même, pour voir comment je pourrais développer l'histoire des trois saboteuses, pour découvrir les obstacles auxquels elles feront face, leurs amours, leurs déceptions, leurs victoires... Il y avait encore de grosses lacunes dans ce premier scénario et je ne savais pas exactement comment j'allais utiliser Boxeur, mais les grandes lignes de l'histoire, et surtout le dénouement, étaient fixées dans ce scénario brut.

Ainsi, lorsque je commence à travailler sur la partie suivante, je vérifie toujours d'abord le scénario original. Ce n'est qu'ensuite que je commence à travailler sur le traitement de la nouvelle partie. Un traitement, c'est l'histoire sans dialogues. Je reçois des commentaires de mon éditeur à cette étape, ce qui me donne généralement l'assurance que je suis sur la bonne voie. Un tel échange donne toujours de nouvelles idées. Ce n'est qu'alors que je réécrit l'histoire sous forme de scénario. Celui-ci peut différer du premier jet car les personnages d'une histoire ont leur propre petit caractère et ne se laissent pas simplement contrôler... Comme nous sommes maintenant arrivés aux deux dernières parties, il était important de les écrire d'abord dans leur intégralité. Je viens de rédiger le scénario et les dialogues du tome 5. Je vais tarder un peu à développer le 6 car je sais déjà qu'Aiguille, Mouche, Boxeur et Schnaps me manqueront une fois la série terminée.

